

Æ

la nonpareille

Emma
Cline

*Los
Angeles*



collection
la nonpareille*

*Nom donné à l'un des plus petits corps typographiques (6pts) et, désormais, à cette collection de nouvelles inédites.

Emma
Cline

*Los
Angeles*

*Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Jean Esch*

Titre original

Los Angeles

© *Emma Cline*, 2017

© *Les Éditions de La Table Ronde*, 2019,

pour la traduction française.

26, rue de Condé, Paris 6^e

editionslatableronde.fr

Édition publiée avec l'entremise

de *The Clegg Agency, Inc.*, États-Unis.

© *Cheeri*, pour l'illustration de couverture.



On était encore en novembre, et pourtant les décorations de fête se faufilaient déjà dans les devantures des magasins : des Pères Noël en carton portant des lunettes de soleil, des vitrines vérolées de fausse neige ; à croire que le froid n'était qu'une plaisanterie parmi d'autres. Il n'y avait pas eu une goutte de pluie depuis qu'Alice avait emménagé ici. Le beau temps s'accrochait. Dans sa ville natale, l'atmosphère était déjà maussade et neigeuse ; le soleil se couchait à dix-sept heures derrière la maison de sa mère. Cette nouvelle ville se présentait comme une alternative agréable, le ciel bleu et les bras nus en permanence, les belles journées s'enchaînaient sans heurts. Évidemment, dans quelques

années, lorsque les réservoirs seraient vides et les pelouses brunies, elle découvrirait que le soleil éternel n'existait pas.

L'entrée du personnel se trouvait à l'arrière, dans une ruelle. C'était avant les procès, quand la marque, encore très populaire, ouvrait de nouvelles boutiques. Elles vendaient des vêtements de mauvaise qualité, vulgaires, aux couleurs primaires, qui évoquaient une activité athlétique à la portée de chacun – chaussettes montantes, shorts de course – comme si le sexe était un sport alternatif. Alice travaillait dans un *flagship store*, une boutique plus grande, plus animée que les autres, et bien située, au coin d'une rue, près de l'océan. Les gens laissaient sur le sol des traces de sable et parfois de goudron, provenant de la plage, que les agents d'entretien devaient gratter la nuit.

Les employés étant autorisés à porter uniquement des vêtements de la marque, Alice en avait reçu gratuitement quand elle avait commencé. En vidant le sac sur son lit, elle avait eu

un moment de trouble face à tant d'abondance, mais il y avait un sérieux bémol : les vêtements avaient été choisis par son manager et tout était un peu trop moulant, une taille en dessous de la sienne. Le pantalon lui rentrait dans l'entre-jambe et laissait sur son ventre des marques rouges, correspondant aux contours de la braguette ; les T-shirts lui sciaient les aisselles. Elle laissait son pantalon ouvert le temps de se rendre au travail en voiture, attendant la toute dernière minute pour le boutonner, en rentrant le ventre.

Le décor de la boutique était d'un blanc aveuglant, brillant ; les néons publicitaires émettaient un léger bourdonnement. On avait la sensation d'évoluer à l'intérieur d'un écran Led. Alice arrivait à dix heures, mais déjà les lumières et la musique donnaient une impression d'après-midi perpétuel. Sur tous les murs, des photos en noir et blanc, au grain épais, montraient des femmes portant les célèbres culottes, des filles aux genoux noueux regardaient fixement l'objectif et cachaient leurs poitrines menues avec

leurs mains. Les cheveux des mannequins semblaient un peu gras, leurs visages luisaient légèrement. Sans doute, songeait Alice, histoire de faire croire qu'on pourrait coucher avec elles.

Seules des jeunes femmes travaillaient dans les rayons ; les garçons, eux, demeuraient dans l'arrière-boutique ; ils pliaient, déballaient et étiquetaient la marchandise en provenance de l'entrepôt ; ils géraient les stocks. Ils n'avaient rien à proposer, hormis leur travail. La direction voulait des filles en première ligne, des filles qui incarnaient la marque. Elles sillonnaient les rayons par quadrants, glissaient leurs doigts entre les cintres pour s'assurer que les articles étaient suspendus à équidistance les uns des autres, rattrapaient avec le pied des T-shirts tombés par terre, cachaient un body taché de rouge à lèvres.

Avant de suspendre les vêtements sur les portants, elles devaient leur donner un coup de vapeur pour tenter de raviver le lustre des apparences. Le jour où Alice avait ouvert pour la

première fois un carton de T-shirts provenant de l'entrepôt, la vision de ces vêtements tassés, aplatis, sous forme de cube, sans étiquettes ni prix, lui avait révélé leur valeur réelle : de la camelote, et rien d'autre.

Pour l'entretien d'embauche, elle avait apporté son CV, qu'elle avait pris la peine d'imprimer dans un *Copy Store*. Elle avait même acheté une pochette pour le transporter sans l'abîmer, mais personne n'avait demandé à le voir. John, le manager, l'avait à peine interrogée sur son expérience professionnelle. À la fin de leur conversation de cinq minutes, il lui avait demandé de se placer devant un mur blanc et l'avait photographiée avec un appareil numérique.

« Si tu pouvais sourire un peu », avait-il dit. Ce qu'elle avait fait.

Les photos étaient envoyées au siège, pour approbation, découvrit-elle plus tard. Si vous réussissiez le test, celui qui vous avait fait passer l'entretien touchait une prime de deux cents dollars.

Alice adopta bientôt un rythme paisible à son poste. Cintre après cintre, elle alimentait des portants. Elle prenait des vêtements des mains d'inconnus et les dirigeait vers une cabine d'essayage qu'elle devait ouvrir à l'aide d'une clé accrochée à un cordon enroulé autour de son poignet : faible marque de pouvoir. Son esprit s'embaïait, et ce n'était pas désagréable ; ses pensées étaient floues, assourdies. Elle serait payée le lendemain, ce qui était une bonne chose : son loyer tombait dans une semaine et l'échéance de son crédit aussi. Au moins, sa chambre ne lui coûtait pas cher, même si l'appartement qu'elle partageait avec quatre colocataires était répugnant. Et si sa chambre n'était pas trop mal, c'était uniquement parce qu'il n'y avait rien dedans. Son matelas reposait encore à même le sol alors qu'elle vivait là depuis trois mois.

La boutique resta déserte un moment – une de ces étranges accalmies qui ne répondent à aucune logique –, jusqu'à ce qu'un père entre,

entraîné par sa fille adolescente. Il demeura à distance, méfiant, pendant qu'elle décrochait les vêtements les uns après les autres. Elle lui tendit un sweat-shirt. L'homme lut le prix à voix haute, en regardant Alice comme si elle en était responsable.

«Pour un sweat-shirt», dit-il.

L'adolescente avait honte, Alice le sentait et sourit au père; un sourire insipide, mais indulgent, laissant entendre que certains problèmes dans ce monde étaient insolubles. C'est vrai, ces vêtements coûtaient trop cher. Alice n'aurait pas pu se les offrir. Et l'expression de la fille lui rappelait sa propre adolescence, la manie qu'avait sa mère de commenter le prix de chaque chose. Le soir où ils avaient fêté le passage en troisième de son frère, dans un restaurant dont le menu était éclairé par des sortes d'ampoules Led, leur mère n'avait pu s'empêcher de murmurer les prix, comme si elle calculait le montant de l'addition. Rien n'échappait à ses analyses et à ses commentaires.

Quand le père céda et acheta deux paires de leggings, le sweat-shirt et une robe en lamé, Alice comprit qu'il avait fait semblant d'être rebuté par les prix. La fille de son côté n'avait pas imaginé un instant qu'elle n'obtiendrait pas ce qu'elle voulait et la solidarité qu'avait éprouvée Alice envers le père se dissipa à mesure qu'elle voyait grimper le montant des achats sur l'écran de la caisse, l'homme tendant sa carte de crédit avant même de connaître le total.

*

Oona travaillait le samedi elle aussi. Elle avait dix-sept ans, à peine l'âge du frère d'Alice, mais Henry semblait appartenir à une autre espèce avec ses joues rouges et son fin collier de barbe bien taillé. Un curieux mélange de perversité – la coque de son téléphone représentait une star du porno aux seins énormes – et d'authentique puérité. Il faisait du pop-corn à la poêle presque chaque soir, il adorait et écoutait en boucle une

chanson dont il scandait gaiement les paroles, « Build Me Up Buttercup », avec son visage juvénile et doux.

Oona ne ferait qu'une bouchée d'Henry, avec ses ras-de-cou noirs et ses parents avocats, son école privée où elle jouait à la crosse et suivait un cours sur l'art islamiste. Une fille décontractée et sûre d'elle, déjà très au fait de sa beauté. C'était étrange comme les adolescentes étaient devenues belles, tellement plus séduisantes qu'Alice et ses amies au même âge. On aurait dit qu'elles avaient toutes appris à modeler leurs sourcils. Les pervers adoraient Oona : ces hommes qui entraient seuls dans la boutique, attirés par les publicités, les jeunes femmes qui travaillaient là, vêtues des jupes et des justaucorps promis. Ils s'attardaient trop longtemps, contemplaient un T-shirt blanc de manière théâtrale, en parlant trop fort dans leur téléphone. Ils cherchaient à se faire remarquer.

La première fois où Alice crut qu'un de ces types avait coincé Oona, elle vint la libérer en

prétextant quelque chose à faire dans la réserve. Mais Oona se moqua d'elle : ça ne la dérangeait pas et ces hommes repartaient souvent avec des brassées de vêtements. Elle les accompagnait à la caisse telle une infirmière bénévole fière de son travail. Les vendeuses touchaient une commission sur chaque article.

La direction avait proposé à Oona de poser pour des publicités ; elle ne serait pas payée, mais elle recevrait des vêtements en échange. Elle aurait bien aimé, dit-elle à Alice, mais sa mère refusait de signer l'autorisation. Oona voulait devenir actrice. Triste réalité de cette ville : ces milliers d'actrices avec leurs milliers de petits appartements, leurs bandelettes pour blanchir les dents ; toute cette énergie générée par des milliers d'heures passées à courir sur des tapis de course et sur la plage, qui se dissipait dans le néant. Oona voulait peut-être devenir actrice pour la même raison qu'Alice : parce qu'on leur avait mis cette idée dans la tête. C'était une des possibilités qui s'offraient traditionnellement

aux jolies filles. On les incitait à ne pas gâcher leur beauté, à en faire bon usage. Comme si la beauté était une ressource naturelle, une responsabilité qu'il fallait assumer jusqu'au bout.

Les cours de comédie étaient l'unique chose que la mère d'Alice avait accepté de financer. Peut-être avait-elle besoin de croire que sa fille réussissait dans un domaine, qu'elle allait de l'avant; passer d'un niveau à l'autre c'était un peu comme empiler des cubes de construction, collectionner des bons points, sans savoir où ça vous menait. Sa mère lui envoyait un chèque tous les mois, accompagné parfois d'un dessin humoristique découpé dans le journal du dimanche, mais jamais d'un mot.

Le professeur d'Alice était un ancien acteur, quinquagénaire maintenant, bien conservé. Blond, bronzé, Tony exigeait une forme de dévotion personnelle qu'Alice trouvait agressive. Les cours avaient lieu dans une grande salle au plancher en bois. Des chaises pliantes étaient empilées contre un mur. Les élèves allaient et venaient

en chaussettes, sans bruit ; leurs pieds dégageaient une odeur humide, intime. Tony mettait à disposition différentes sortes de thé et les élèves examinaient les boîtes pour en choisir un, en faisant des manières. « Apaisement », « Nuit nocturne », « Tonus », les noms eux-mêmes sous-entendaient effort et vertu. Ils tenaient leur tasse à deux mains, ils inhalaient avec ostentation, chacun voulait savourer son thé plus que les autres. Pendant que, tour à tour, ils interprétaient diverses scènes et exécutaient des exercices ou échangeaient des inepties, Tony les observait, assis sur une chaise pliante, en déjeunant : avec sa fourchette, il embrochait des feuilles de laitue détrempées dans un bol en plastique, pourchassait une fève d'edamame.

Chaque matin Alice voyait surgir dans sa boîte mail une citation édifiante, envoyée par Tony :

FAIS OU NE FAIS PAS. ESSAYER N'EXISTE PAS.
 LES AMIS SONT DES CADEAUX QU'ON SE FAIT
 À SOI-MÊME.

Alice avait tenté, à de multiples reprises, de se désinscrire de la liste des destinataires. Elle avait envoyé un message au directeur du studio, puis à Tony lui-même, mais les citations continuaient d'arriver. Celle de ce matin disait :

TENTE D'ATTEINDRE LA LUNE, SI TU RATES
TA CIBLE, TU TOMBERAS PEUT-ÊTRE SUR UNE
ÉTOILE !

*

Alice avait honte de toujours reconnaître les vedettes, mais c'était comme ça. Un bégaiement du regard, un second coup d'œil... elle les identifiait presque immédiatement comme des célébrités, même si elle ne connaissait pas leurs noms. Il y avait quelque chose de familier dans l'agencement de leurs traits, une attirance gravitationnelle. Alice arrivait même à identifier les acteurs de seconde zone, leurs visages occupaient une place dans son cerveau sans aucun effort de sa part.

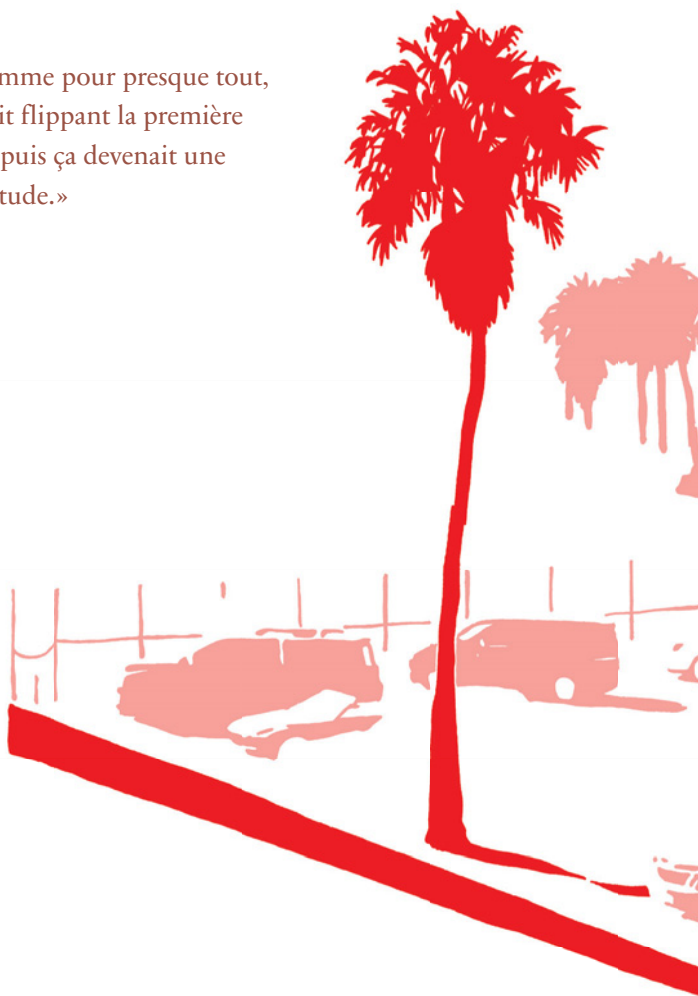
Cet après-midi-là entra dans la boutique une femme qui n'était pas actrice, mais qui était mariée à un acteur : un comédien très célèbre, adulé, malgré son teint blême et son absence de charme. Son épouse était banale elle aussi. Elle créait des bijoux. Comme son nom, cette précision surgit de nulle part à l'esprit d'Alice. Elle portait des bagues presque à chaque doigt ; une lamelle en métal au bout d'une chaîne en argent pendait entre ses seins. Alice supposa que ces bijoux étaient ses propres œuvres et elle imagina cette femme, cette créatrice de bijoux, roulant en voiture sous le soleil de l'après-midi et décidant d'entrer dans la boutique, par une journée dont elle avait l'entière jouissance.

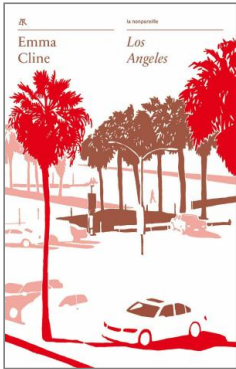
Alice s'approcha de la femme même si elle se trouvait techniquement dans la zone d'Oona.

« Si je peux vous aider, n'hésitez pas. »

La femme leva la tête ; son visage scruta celui d'Alice. Elle semblait deviner qu'Alice l'avait reconnue et que sa proposition de l'aider, déjà hypocrite, l'était donc doublement. La femme ne

«Comme pour presque tout,
c'était flippant la première
fois, puis ça devenait une
habitude.»





Los Angeles Emma Cline

Couverture : © Cheeri, pour l'illustration.

Cette édition électronique du livre

Los Angeles d'Emma Cline

a été réalisée le 17 septembre 2019

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037105004 - Numéro d'édition : 357138).

Code Sodis : U288047 - ISBN : 9791037105035

Numéro d'édition : 357141.